



Isaac Asimov

**LA RÉPUBLIQUE
ROMAINE**



LES BELLES LETTRES

ISAAC ASIMOV

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

Traduit de l'anglais par Christophe Jaquet

Illustrations de Benjamin Van Blancke

Paris
Les Belles Lettres
2023

The Roman Republic
© 1966, Asimov Holdings

© Les Belles Lettres 2023
95, boulevard Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45507-5



10

CÉSAR

La deuxième guerre civile

L'anéantissement de Crassus et de son armée, en 53, laissait César et Pompée seuls. Mais César était toujours en Gaule, où il allait devoir faire face au plus grand soulèvement gaulois. Pompée, lui, était à Rome et exploitait au mieux sa position.

Il ne fit rien pour essayer d'arrêter l'anarchie croissante dans les rues, attendant que la situation fût assez mûre pour intervenir et devenir dictateur. L'occasion se présenta après la mort ignoble de Crassus. Dans les désordres qui suivirent, en 52, le sénat appela Pompée, qui était l'unique consul.

Sous son autorité, l'ordre fut restauré et le sénat essaya de le persuader de le protéger contre le redoutable César. Ce ne fut pas difficile. Pompée avait pris une nouvelle épouse, la fille d'un des chefs des conservateurs sénatoriaux, et il s'arrangea pour que son beau-père devînt consul. Cela le rangea du côté du sénat; la rupture avec César était consommée.

Il agit ensuite pour rendre celui-ci inoffensif. S'il pouvait être démis de ses fonctions, il pourrait être poursuivi pour une raison ou pour une autre. (Tout général ou gouverneur romain était susceptible de poursuites, et il était le plus souvent coupable de l'accusation, quelle qu'elle fût.) César voyait bien ce qui se tramait, et il réussit à conserver sa province jusqu'à la fin de l'année 49, puis il redevint immédiatement consul, sans vacance entre les deux postes qui eût permis de le poursuivre.

Pompée se servit alors du désastre parthe pour détruire César. La guerre avec les Parthes étant visiblement sérieuse, le sénat imposa, en 50, que tous les commandants renoncent à une de leur légion pour l'envoyer là-bas. Pompée avait naguère prêté à César une des légions placées sous son contrôle. Il lui demanda de la lui rendre pour la guerre en Parthie, et lui en demanda une seconde, qui serait, cette fois, la contribution de César.

Heureusement, la Gaule avait été entièrement conquise et César pouvait se permettre de se séparer de deux légions. Contenant son ressentiment, il s'exécuta. Le sénat prit cela pour de la faiblesse, et Pompée l'assura que même si l'armée qui lui avait été assignée était en Espagne, il n'y avait plus rien à craindre de César. « Je n'aurai qu'à poser le pied sur le sol, dit-il, et les légions se lèveront pour nous soutenir. »

Aussi les conservateurs se sentirent-ils encouragés à porter le dernier coup. Le 7 janvier 49, le sénat décréta qu'à moins que César ne démantelât son armée et rentrât à Rome en simple citoyen (comme Pompée l'avait fait un jour), il serait proscrit.

Bien sûr, quand Pompée avait abandonné son armée, il n'y avait pas d'ennemis coalisés à Rome pour le faire exiler ni même exécuter. César, lui, savait bien qu'il ne pouvait pas se permettre de dissoudre son armée. Mais quelle était l'alternative ?

Heureusement pour César, il comptait de puissants partisans à Rome, et autant d'ennemis. Un de ses amis était Marcus Antonius, c'est-à-dire Marc Antoine. Il était né vers 83. Son père était mort quand il était enfant, et il avait été élevé par un père adoptif que Cicéron ferait plus tard exécuter comme un des conspirateurs de Catilina. Marc Antoine nourrissait donc une haine farouche envers Cicéron. En 54, il rejoignit César (auquel il était lié du côté maternel) en Gaule et devint un de ses plus loyaux partisans. Il rentra à Rome en 52, et servait comme tribun trois ans plus tard.

Marc Antoine se mit tout de suite à agir de la façon la plus calculée pour aider César. Lui et son collègue tribun, s'étant opposés à la proscription, déclarèrent que leur vie était menacée et gagnèrent le camp de César, en Gaule cisalpine.

Cela donna à César le prétexte parfait. Les tribuns demandaient à César de les protéger du danger mortel que faisaient peser sur eux les sénateurs. Il ne pouvait assurément que prendre des mesures pour protéger les tribuns, représentants sacrés du peuple. Le sénat parlerait sans doute de trahison, mais César savait que les gens du commun le trouveraient juste.

Le 10 janvier, César prit sa décision. Dans la nuit, il traversa la rivière appelé Rubicon, qui séparait la province de Gaule cisalpine de l'Italie, déclenchant ainsi la deuxième guerre civile. (La première avait opposé Marius et Sylla.) L'expression « traverser le Rubicon » est utilisée depuis lors pour désigner toute action forcée par une décision aussi hasardeuse qu'irrévocable. Quand il traversa, on raconte qu'il aurait murmuré « les dés sont jetés » (« *alea jacta est* »), autre expression restée célèbre et qui signifie à peu près la même chose.

Il était donc temps pour Pompée de fouler le sol et de mobiliser ses légions, mais il s'était fait de grandes illusions et le sénat aussi. Il n'était plus le conquérant de l'Orient et le chéri de Rome, et ne l'avait même jamais été bien longtemps. Les douze années qu'il venait de passer à Rome, pendant lesquelles César n'avait cessé de lui être supérieur par l'intelligence, et le beau et peu scrupuleux Clodius par la popularité, avaient fait de lui un homme du passé.

Tandis que César et ses légions, ragaillardies par leurs fraîches victoires en Gaule, se hâtaient vers le sud, Pompée voyait ses soldats le désertir et rallier son charmant ennemi. Il n'eut d'autre choix que de battre rapidement en retraite, et le plus vite possible, poursuivi par César.

Pompée réussit d'un cheveu à gagner les rivages de la Grèce, et avec lui partit l'aristocratie de Rome, dont la plupart des sénateurs.

Trois mois après avoir traversé le Rubicon, César contrôlait toute l'Italie. Il lui fallait maintenant balayer les armées pompéiennes en dehors. Il courut en Espagne et affronta, à Lerida, les légions restées sous le contrôle sénatorial.

Là, César manœuvra comme un danseur de ballet, maintenant les pompéiens sur le fil, avant de leur couper l'approvisionnement en eau. Les deux armées fraternisèrent – pourquoi un Romain devait-il combattre un autre Romain ? – et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, César avait fait bien plus que détruire un ennemi : il s'était fait de nouveaux amis et avait doublé ses forces. Se hâtant de rentrer à Rome, il accepta la reddition de Massilia, sur la côte sud de la Gaule. L'Europe occidentale était soumise.

Les choses n'allaient pas si bien en Afrique, où les forces pompéiennes, sous le roi Juba de Numidie, réussirent à l'emporter sur les représentants de César (qui était absent).

Mais l'Afrique attendrait. S'étant fait élire consul en 48, César s'était préparé à attaquer les forces pompéiennes dans leur place-forte grecque, où Pompée lui-même se trouvait. Ignorant que celui-ci avait réussi à rassembler une grande armée, et aussi une flotte, César partit du talon italien et se rendit tout droit au port de Dyrrachium, l'actuelle Durres, le premier port de l'Albanie actuelle.

Dyrrachium était sous le contrôle des pompéiens, et César y posa le siège. Mais il commit une erreur. Quand la flotte de Pompée arriva, la ville ne donna aucun signe de reddition, et César, voyant son armée acculée et coupée de sa base, comprit qu'il n'avait d'autre issue que se désengager.

En fait, si Pompée avait agi fermement et attaqué l'armée de César plus rapidement, il aurait pu l'emporter. Mais il ne le fit pas. Pompée était lent et irrésolu, quand César était toujours prompt et déterminé. César s'échappa et s'enfonça plus loin en Grèce.

De nouveau, Pompée manqua l'occasion. César ayant disparu en Grèce, il aurait mieux fait de tomber comme la foudre sur l'Italie elle-même. Malheureusement pour lui (et plus encore pour les jeunes aristocrates dont son armée était remplie), il nourrissait une haine recuite pour César. Il voulait l'affronter et le vaincre en personne pour montrer au monde lequel des deux était le grand général.

Pompée laissa donc Caton à Dyrrachium avec une partie de son armée, et se lança à la poursuite de César avec le gros de ses forces. Il le rattrapa devant la ville de Pharsale, en Thessalie, le 29 juin 48.

L'armée de Pompée était très supérieure en nombre à celle de César, elle en faisait même le double, et Pompée était certain de la victoire. Il aurait pu affamer César jusqu'à ce qu'il se soumît, mais il aspirait à la gloire d'une bataille faite et gagnée les armes à la main, et le groupe sénatorial autour de lui la désirait encore plus.

Pompée comptait sur sa cavalerie, en particulier, laquelle était composée de jeunes et vaillants aristocrates romains. Au début de l'affrontement, cette cavalerie chargea l'arrière de l'armée de César, où elle aurait pu semer le chaos et coûter à César la bataille. Mais César l'avait anticipé, et avait placé des hommes munis de lances avec instruction, non pas de les lancer sur les cavaliers mais de les pointer sur eux quand ils chargeraient. Il estimait que les aristocrates ne couraient pas le risque d'être défigurés, et avait vu juste. La cavalerie se dispersa.

Puis l'infanterie aguerrie de César attaqua les forces plus nombreuses de l'ennemi et les perça de part en part. Pompée n'avait pas encore perdu mais il n'était habitué qu'à de faciles victoires contre de faibles adversaires et ne savait pas comment transformer une défaite apparente en succès (ce que César avait fait d'innombrables fois). Pompée s'enfuit, son armée s'effondra et César remporta une victoire complète.

Qui des deux était le grand général était enfin évident, mais ce n'était pas celui qu'espérait Pompée.

L'Égypte

Après la défaite, les forces de Pompée en Grèce et en Asie Mineure se dispersèrent, et les officiers se hâtèrent de rejoindre le camp du vainqueur. Pompée, réduit à l'impuissance, dut décamper rapidement et se réfugier dans une contrée qui n'était pas gouvernée par Rome. Il ne serait pas en sécurité tant qu'il resterait sur un sol romain.

Il n'y avait qu'un endroit comme celui-ci en Méditerranée orientale : l'Égypte.

L'Égypte était le dernier royaume macédonien. La lignée des Ptolémées y gouvernait encore, principalement parce qu'elle avait conclu une alliance avec Rome immédiatement après la défaite de Pyrrhus, et que cette alliance avait été maintenue depuis. Jamais les Ptolémées n'avaient été une cause de difficultés pour Rome.

De 323 à 221, sous les trois premiers Ptolémées, qui étaient des hommes capables, l'Égypte était restée forte et bien dirigée. Après eux, en revanche, étaient montés sur le trône soit des enfants, soit des incapables, soit les deux. Le pays demeurait riche, car le Nil était la garantie de bonnes récoltes, mais le gouvernement était devenu faible et inefficace.

En plusieurs occasions, les Romains intervinrent pour empêcher tout ou partie l'Égypte de tomber aux mains des Séleucides, jusqu'à ce que l'Empire séleucide s'affaiblît lui-même au point de ne plus même constituer une menace. Rome finit par annexer certains territoires extérieurs de l'Égypte comme Cyrène et Chypre, mais en 48 encore, le pays restait pratiquement intact. Alexandrie, sa grande et populeuse capitale, rivalisait en taille avec Rome, et lui était très supérieure par la culture et la science.

Bien sûr, les monarques égyptiens n'étaient guère plus que des jouets dans la main de Rome, et Pompée s'attendait

à y être bien traité, d'autant qu'il avait accordé certaines faveurs particulières à un récent Ptolémée. Il s'agissait de Ptolémée XI, plus communément appelé Aulètes, le « joueur de flûte », ainsi nommé parce qu'il semblait que c'était là son unique talent.

Ptolémée Aulètes réclamait le trône depuis l'an 80, mais avait besoin de l'appui de Rome. Il finit par réussir à distribuer suffisamment de pots-de-vin à suffisamment de Romains pour obtenir cet indispensable soutien, en 59. Mais il avait dépensé tellement d'argent qu'il dut augmenter les impôts. La populace, enragée, le chassa rapidement du trône, et en 58, il était à Rome et priait les Romains de le restaurer.

Ayant réussi à obtenir l'aide de Pompée (en soudoyant généreusement certains de ses lieutenants), il fut restauré sur le trône en 55. Et c'est pourquoi Pompée pensait que la maison royale égyptienne lui était redevable.

Certes, Ptolémée XI était mort en 51, mais son jeune fils était sur le trône, sous le nom de Ptolémée XII, et Aulète, dans son testament, avait laissé le jeune roi sous la tutelle du sénat romain, qui l'avait ensuite confié à Pompée. L'enfant-roi d'Égypte était donc son pupille, raisonnait Pompée, et devrait l'accueillir avec joie. Pompée fit donc voile pour l'Égypte, croyant pouvoir réunir des troupes et de l'argent là-bas, et utiliser le pays comme une base d'où il lui serait possible de rebâtir sa fortune à Rome.

Mais l'Égypte, à cette époque, était elle-même en plein chaos. Le jeune roi n'avait que treize ans, et régnait, par la volonté de son père, avec sa sœur de vingt-et-un ans, Cléopâtre. Il était bien sûr trop jeune pour gouverner, et un courtisan du nom de Pothin, exerçait le pouvoir réel derrière le trône.

Pothin était lui-même en conflit avec Cléopâtre, qui, malgré son sexe et sa jeunesse, était la plus capable de tous les Ptolémées. Entendant prendre le contrôle du pays, Cléopâtre quitta la capitale et rassembla une armée, de sorte

que l'Égypte, quand le navire de Pompée apparut au large d'Alexandrie, était en pleine guerre civile.

Pothin était maintenant dans l'impasse. Il avait besoin de l'aide de Rome contre Cléopâtre, mais comment faire, quand on ignorait lequel des généraux romains serait le vainqueur final ? S'il refusait à Pompée de débarquer, celui-ci pourrait trouver refuge ailleurs, et revenir un jour mettre à sac l'Égypte pour se venger. Mais s'il le laissait entrer, César pourrait suivre et, s'il gagnait, c'est lui qui pourrait vouloir se venger.

Le rusé Pothin imagina une issue. Une barque fut envoyée à Pompée sur son navire. Le Romain fut salué avec des démonstrations de joie et pria de débarquer : toutes sortes de gens l'attendaient pour l'accueillir. Mais au moment où Pompée posa le pied sur le sol (tandis que sa femme et son fils observaient la scène depuis leur navire), un coup de poignard lui ôta la vie.

Pompée n'étant plus, il ne pourrait jamais plus se venger de l'Égypte. César serait heureux de la mort de son ennemi, et n'aurait aucune raison de se venger non plus. Et donc, raisonnait Pothin, l'Égypte était en sûreté.

Mais pendant ce temps, César poursuivait toujours Pompée. Il ne voulait pas le laisser prendre le large pour servir de point de ralliement à de nouvelles armées et de nouveaux combats. Il avait en outre besoin d'argent et l'Égypte était un bon endroit pour en trouver. Il arriva à Alexandrie avec seulement quatre mille hommes, quelques jours à peine après la mort de son ennemi.

Les Égyptiens se hâtèrent de couper la tête de Pompée pour montrer leur loyauté à César et mériter sa gratitude. À leur grande surprise, la vue de la tête de l'homme qui avait été son beau-frère et son associé, assassiné lâchement, après une vie qui avait été remplie de gloire (jusqu'à la violation du temple de Jérusalem), émut grandement César.

Après cela, César aurait pu réunir de l'argent et partir, mais Pothin se dit que tant qu'il était là, il pourrait aussi

bien faire en sorte que Ptolémée fût solidement installé sur le trône et qu'il fût mis fin à la rébellion de sa sœur, Cléopâtre.

César aurait pu s'arranger de tout cela après avoir eu son argent, sans se préoccuper de savoir quel Ptolémée gouvernait l'Égypte.

Mais c'est alors que l'intelligence de Cléopâtre s'interposa. Elle avait deux atouts que n'avait pas Pothin : la jeunesse et la beauté. Si seulement elle pouvait s'entretenir un moment avec César, elle était sûre de pouvoir le persuader de considérer sa version de l'histoire. Encore en Syrie (son quartier général temporaire), elle prit la mer, débarqua à Alexandrie et fit livrer un grand et beau tapis à César. Les forces de Pothin ne virent aucune raison d'empêcher cette livraison, car ils ne savaient pas qu'enveloppée dans le tapis se trouvait Cléopâtre elle-même.

Son intuition était exacte. Une fois que César eut une bonne discussion en tête à tête avec la belle jeune femme, il décida qu'elle ferait une excellente reine. Il ordonna donc que l'arrangement initial fût restauré, et que Cléopâtre et son jeune frère règnent de concert.

Cela ne convenait pas du tout à Pothin. Pothin savait que l'Égypte ne pouvait pas gagner une guerre contre Rome, mais il pouvait en gagner une contre César. César n'avait avec lui qu'une force modeste et pouvait être écrasé par l'armée égyptienne, beaucoup plus nombreuse. Une fois César tué, la faction opposée à César à Rome prendrait le pouvoir, et n'aurait sans doute que louange et gratitude pour Pothin.

Pothin fomenta donc une rébellion contre César, et pendant trois mois, César ne dut de rester en vie qu'à sa bravoure personnelle et l'intelligence avec laquelle il commandait ses quelques troupes. Mais Pothin ne gagna rien à la guerre alexandrine qu'il avait ourdie, car César le fit capturer et exécuter. C'est au cours de cette petite guerre que la célèbre bibliothèque d'Alexandrie fut gravement endommagée.

Puis des renforts arrivèrent enfin pour César, et les Égyptiens furent défaits dans la bataille. Dans la fuite qui suivit, le jeune Ptolémée XII essaya de s'échapper en barge sur le Nil. La barge, trop lourdement chargée, coula, et il périt noyé.

César pouvait maintenant rétablir l'ordre en Égypte. Il avait noué des liens de plus en plus amicaux avec Cléopâtre, et était déterminé à la placer sur le trône. Mais une reine devait avoir une sorte de partenaire masculin, et César se servit pour ce rôle du jeune fils de Ptolémée XII, frère de Cléopâtre, âgé de dix ans seulement. Il fut fait roi en même temps que sa sœur, sous le titre de Ptolémée XIII.

Il était temps d'en terminer avec l'Égypte, car les affaires appelaient César ailleurs. De nouveaux désordres éclataient en Asie Mineure.

Au nord de la mer Noire vivait encore Pharnace, le fils de Mithridate du Pont, l'ancien ennemi de Rome. Pharnace s'était rebellé contre son père en 63, poussant le vieux roi à se donner la mort. Il avait ensuite été soumis par Pompée, qui lui avait permis de régner sur les régions septentrionales de la mer Noire (l'actuelle péninsule de Crimée).

Pharnace resta loyal à Pompée dans les années qui suivirent, mais il ne put résister à tirer avantage de la guerre civile à Rome en envahissant le Pont dans un effort pour reconquérir les dominions perdus de sa famille. Il défit, ce faisant, une armée romaine commandée par un des subordonnés de César.

César marcha sur l'Asie Mineure en 47 et affronta Pharnace à Zéla, une ville placée à la frontière occidentale du Pont. La bataille fut brève et sans surprise. Les hommes de Pharnace rompirent et prirent la fuite, et tout fut terminé. Ce fut le dernier sursaut du Pont, et César envoya un bref message à Rome, indiquant laconiquement la rapidité de sa victoire: « *Veni, vidi, vici* » (« Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »).

Le dictateur

Après la campagne victorieuse contre Pharnace, César rentra à Rome : il en avait été absent pendant plus d'un an.

Mais il n'avait pas laissé Rome sans surveillance. Marc Antoine (le second de César à la bataille de Pharsale) avait été renvoyé à Rome pendant que César faisait voile pour l'Égypte. Dépourvu de la capacité de César, et de son tact, en particulier quand des rumeurs se mirent à circuler sur la mort de César en Égypte, le brutal Marc Antoine réussit tout de même à maintenir Rome en sûreté. Au prix, quand les choses se durcirent un peu trop, de faire massacrer quelques citoyens romains par ses soldats.

Le retour de César signifiait donc que Rome serait à nouveau gouvernée d'une main sûre. À la surprise de beaucoup, il ne se lança pas, comme c'était habituel, dans une longue suite d'exécutions, et ne récompensa pas non plus ses partisans par des terres. Il pratiqua au contraire la clémence et se gagna ainsi le cœur d'un grand nombre de ses opposants.

À commencer par Cicéron. Il avait été longtemps un ami de Pompée, et pendant les longs mois qui l'avaient opposé à César, n'avait su quel parti prendre.

Il avait finalement quitté l'Italie avec les forces de Pompée, montrant toutefois tellement d'incertitude et de timidité qu'il lui avait été moins une aide qu'un poids. Après la bataille de Pharsale, il en avait eu assez et était rentré en Italie.

César aurait pu faire exécuter Cicéron : cela n'aurait étonné personne et la chose était conforme aux mœurs politiques de l'époque. Cicéron n'avait-il pas prêté à Pompée de l'argent et l'influence de son nom ? Quant à Marc Antoine, qui haïssait Cicéron, il essaya sans aucun doute de le convaincre de se montrer impitoyable.

César traita pourtant Cicéron avec respect et bienveillance. Et Cicéron ne montra aucune hostilité à César ou à sa politique.

Mais cette clémence valut à César quelques ennuis. Une de ses légions se rebella parce qu'on avait promis aux soldats toutes sortes de récompenses et qu'ils n'en voyaient rien. (Peut-être avaient-ils espéré s'enrichir à la suite des exécutions attendues, mais avortées.) Les soldats marchèrent sur Rome pour faire valoir leurs demandes.

César approcha la légion rebelle seul, comme pour inciter les soldats à lui faire violence. Ils regardèrent cet homme qui les avait conduits à travers tant de dangers, et il se fit pendant un long moment un silence irrespirable.

Puis César déclara, avec mépris : « Citoyens, vous êtes renvoyés. »

À ce mot de « citoyens », l'orgueil de la légion fut touché. Les soldats supplièrent César de leur rendre sa faveur et leur titre de soldat, et jurèrent qu'ils étaient prêts à être punis pourvu qu'ils pussent rester dans l'armée. (C'était un triste indice du déclin du mode de vie romain que le fier mot de « citoyen » fût devenu une insulte.)

César n'en avait cependant pas fini avec les travaux militaires. Même si le défunt Pompée avait été vaincu, le parti pompéien avait encore une armée à Dyrrachium, et Caton à sa tête. Ses hommes disposaient d'encore beaucoup d'argent et d'une flotte. En outre, ils avaient défait les troupes de César en Afrique, et avaient donc une base à partir de laquelle ils pouvaient opérer.

Caton conduisit son armée en Afrique et la réunit à celle de Juba de Numidie. Bientôt, l'équivalent de dix légions étaient concentrées à Utique, une ville située à vingt-cinq kilomètres au nord-ouest du vieil emplacement de Carthage. Juba avait avec lui cent-vingt éléphants, et le fils aîné de Pompée, dit Pompée le Jeune (Cnaeus Pompeius), conduisait la flotte. Cela faisait une force respectable, et les pompéiens avaient une chance raisonnable de l'emporter.

Mais une fois encore, faute d'agir promptement, ils laissèrent passer leur chance. Ils auraient pu profiter de l'immobilisation de César à Alexandrie et de son absence en

Asie Mineure pour envahir l'Italie. Mais malheureusement pour elle, l'armée d'Afrique passa l'essentiel de son temps à attendre que ses chefs aient fini de se disputer, tous, à l'exception de Caton, ne songeant qu'au pouvoir personnel.

Cette armée était encore en Afrique quand César embarqua pour l'attaquer. Les adversaires s'affrontèrent à Thapsus, à une centaine de milles d'Utique, le 4 février 46. Un grand nombre d'hommes de César étaient des recrues, et il n'était pas certain de leur vaillance. Il essaya donc de les retenir, attendant pour combattre le meilleur moment possible. Ne voulant rien entendre, ses troupes passèrent à l'action sans en avoir reçu l'ordre et renversèrent tout devant elles. Les éléphants de l'ennemi, criblés de flèches, s'enfuirent dans leurs propres rangs, augmentant encore le chaos. La victoire de César était complète.

Quand le solde de l'armée rentra à Utique, Caton essaya de persuader les hommes de se réorganiser pour défendre la ville, mais ils n'en avaient plus le cœur. Caton fit en sorte qu'ils pussent embarquer sur des navires pour gagner l'Espagne. Sa famille et ses amis pensaient qu'il en ferait autant, mais il était à bout, et se donna la mort dans la nuit.

Juba se donna lui aussi la mort, et le royaume de Numidie, jadis gouverné par Massinissa et par Jugurtha, s'effondra. La partie est fut annexée à Rome et intégrée dans la province d'Afrique, et la partie ouest ajoutée à la Mauritanie, un royaume officiellement indépendant, resté allié à César.

César rentra à Rome, plus puissant que jamais. Après Pharsale, il avait été désigné consul pour cinq ans, et élu aussi, chaque année, dictateur. Après Thapsus, il fut désigné dictateur pour dix ans.

En juillet 46, César célébra quatre triomphes successifs à Rome, quatre jours de suite, en l'honneur de ses victoires sur les Gaulois, les Égyptiens, les Pontiens et les Numides.

Après cela, il resterait une dernière bataille à mener, car les pompéiens, sous Pompée le Jeune, résistaient toujours

en Espagne. César transporta là-bas ses légions, et le 15 mars 45, une bataille eut lieu à Munda. Les pompéiens combattirent remarquablement, et les forces de César furent repoussées. Celui-ci dut sans doute penser un moment que toutes ses années de victoire allaient être anéanties en une seule bataille, comme cela était arrivé au glorieux Hannibal. Il était si désespéré qu'il prit une épée et un bouclier et se rua dans la mêlée, criant à ses hommes retranchés : « Allez-vous laisser votre général être livré à l'ennemi ? »

Redoublant d'action, ils se précipitèrent en avant et l'emportèrent. La dernière armée pompéienne fut anéantie. Pompée le Jeune réussit à fuir le champ de bataille, mais fut poursuivi, capturé et tué.

César resta quelques mois en Espagne et réorganisa le pays, puis rentra à Rome. En octobre 45, il célébrait son dernier triomphe. Il fut nommé dictateur à vie, et la seule question était de savoir s'il entendait, quand le temps lui semblerait venu, se proclamer roi.

Pendant tout le temps qu'il exerça seul le pouvoir à Rome, César était absent, guerroyant contre des ennemis. Il resta cependant à Rome de juin à septembre 46 et d'octobre 45 à mars 44, et durant ces dix-huit mois, travailla fiévreusement à la réforme et la réorganisation de Rome.

César pensait que le vaste territoire romain ne pouvait pas être gouverné par la seule ville de Rome. Il augmenta le nombre de sénateurs (le faisant passer à neuf-cents) et y fit entrer des hommes des provinces. Cela affaiblit les conservateurs, car le sénat ne représentait plus les intérêts étroits d'une petite oligarchie. Mais cela renforça Rome, car les provinces eurent voix au gouvernement. César essaya également d'aider les provinces en réformant le système fiscal.

César fut le premier à élargir la citoyenneté romaine au-delà de l'Italie elle-même. Toute la Gaule cisalpine put en bénéficier, ainsi que plusieurs villes de Gaule et d'Espagne. César montra une attention toute particulière pour les savants et les lettrés, qui purent devenir citoyens où qu'ils

fussent nés, et il envisageait de donner la citoyenneté aux Siciliens, mais n'en eut pas le temps.

Il entama la reconstruction de Carthage et de Corinthe, les deux villes détruites par Rome un siècle auparavant, et peupla la première de Romains et la seconde de Grecs.

Il essaya de réorganiser le système de distribution de grain à certains citoyens pour le rendre plus efficace ; et d'encourager le mariage et la natalité en donnant aux pères des exemptions d'impôt et aux mères la permission de porter des ornements supplémentaires. Il créa la première bibliothèque publique de Rome. Il avait des plans ambitieux (qu'il n'eut pas le temps de mener à bien) pour cartographier tout le territoire romain, drainer les marais, améliorer les ports, refaire les codes de lois, etc.

Sa réforme la plus durable fut celle du calendrier. Jusqu'en 46, le calendrier romain était régi par la Lune et par un système qui, selon la légende, remontait à Numa Pompilius. Les douze mois lunaires (une Lune faisant 29 jours et demi, de la nouvelle Lune à la nouvelle Lune suivante) ne faisaient que 354 jours. Il manquait, à chaque année lunaire, onze jours par rapport à l'année solaire de 365 jours, si bien que les mois se décalaient peu à peu des saisons.

Pour que les semailles, les moissons et les autres travaux agricoles tombent le même mois chaque année, il était nécessaire d'ajouter un mois de temps en temps. Les Babyloniens avaient inventé un système compliqué, qui marchait relativement bien, et qui avait été adopté par les Grecs et les Juifs.

Les Romains ne l'adoptèrent pas. Ils confièrent le contrôle du calendrier au *pontifex maximus* (le grand prêtre, et nous appelons toujours le pape le « pontife »), qui était généralement un homme politique. Il lui était très facile d'ajouter un mois chaque fois qu'il voulait rallonger l'année (par exemple quand ses amis étaient au pouvoir) ou en retirer un quand il voulait la raccourcir (par exemple quand ses ennemis étaient au pouvoir).

En 46, le calendrier romain était donc anarchique. Il avait quatre-vingts jours de retard sur le Soleil. Les mois d'hiver tombaient en automne, les mois d'automne en été, etc.

En Égypte, César avait observé le fonctionnement d'un calendrier bien meilleur et qui s'approchait de ce qu'il désirait. Il sollicita l'aide de l'astronome égyptien Sosigène, et établit le nouveau calendrier. Il laissa d'abord l'année 46 se prolonger jusqu'à faire 445 jours, lui ajoutant ainsi deux mois, afin de permettre au vieux calendrier romain de rattraper le Soleil. (Ce fut la plus longue année de l'histoire civilisée, et elle est parfois appelée « l'année de la confusion » ; on devrait plutôt dire « la dernière année de la confusion ».)

L'année 45 commença le 1^{er} janvier, et faisait douze mois de trente ou trente-et-un jours chacun (sauf février, que les Romains regardaient comme le mois du malheur, et qui n'en faisait que vingt-huit). L'année faisait au total 365 jours, et les phases de la Lune étaient ignorées.

Certes, la longueur réelle de l'année est de 365 jours trois quarts. Pour éviter que le calendrier retardât d'un jour sur le Soleil tous les quatre ans, une année bissextile fut instituée tous les quatre ans : cette année-là, le mois de février comptait vingt-neuf jours, et l'année elle-même 366.

César modifia aussi la date du premier jour de l'année, la faisant passer du 1^{er} mars au 1^{er} janvier, car c'est ce jour-là que les magistrats romains prenaient depuis toujours leur poste. Ce changement rendait absurde certains noms de mois. Septembre, octobre, novembre et décembre viennent de mots latins signifiant, respectivement, « sept », « huit », « neuf » et « dix », puisque quand l'année commençait en mars, ces mois-là étaient bien les septième, huitième, neuvième et dixième de l'année. Dans le système actuel, septembre n'est plus le septième mais le neuvième mois, et les autres sont pareillement décalés. Mais personne n'y trouva à redire.

Ce calendrier, appelé le calendrier julien en l'honneur de Jules César, a survécu jusqu'à nos jours moyennant quelques modifications mineures. En outre, le mois que les romains appelaient « Quintilis » fut rebaptisé « Julius » en l'honneur de César (c'était le mois de sa naissance) : c'est notre mois de juillet.